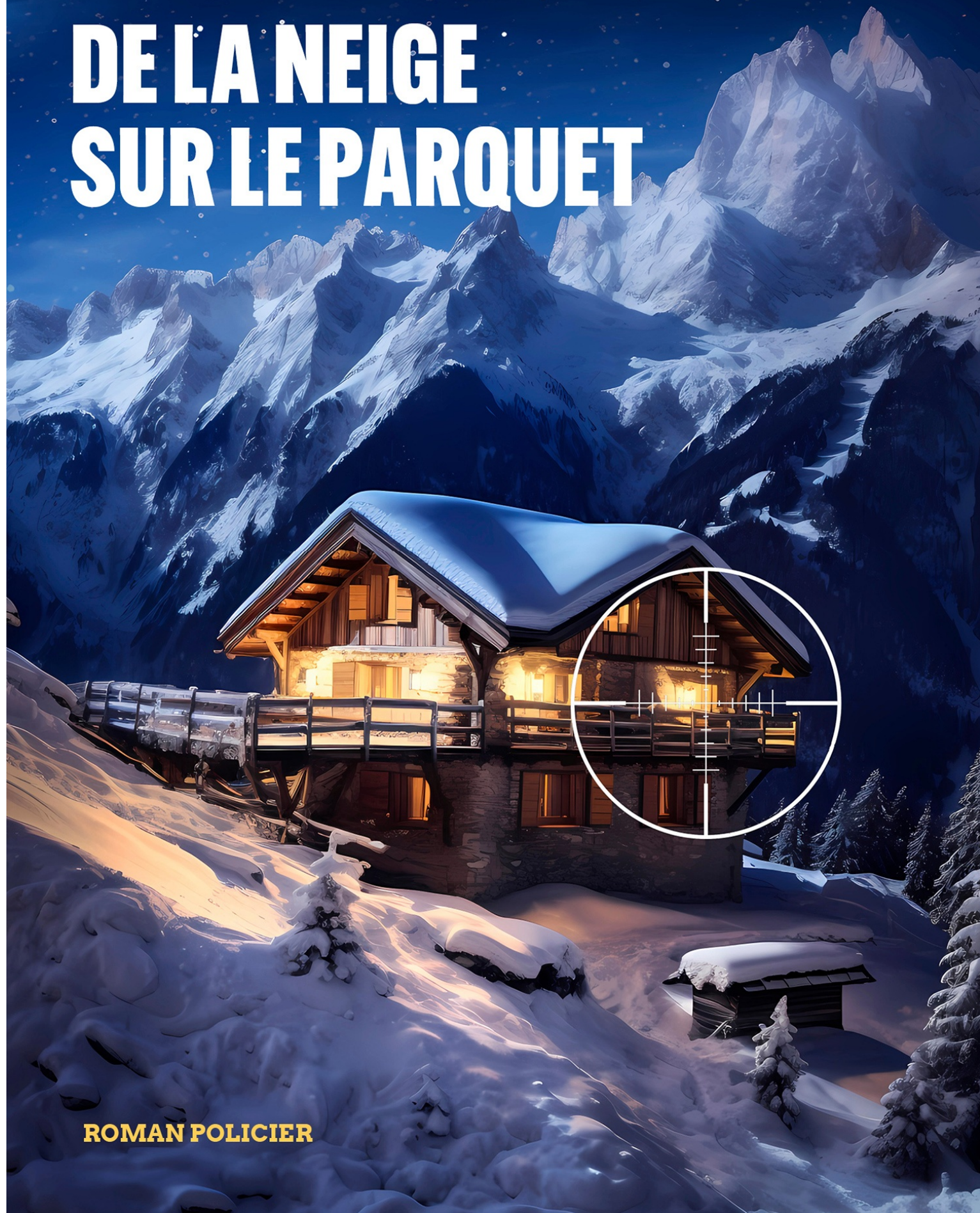


LOÏCK PHILIPPON

DE LA NEIGE SUR LE PARQUET



ROMAN POLICIER

Loick Philippon

De la neige sur le
parquet

© Loick Philippon, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4078-6



Cet ouvrage a reçu le Label Création humaine, qui garantit qu'il a été entièrement conçu et écrit par son auteur sans usage de l'Intelligence Artificielle.

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

— L'ours... Comment me trouves-tu ?

— Alors là ! Patron, je n'ai plus aucun doute sur la suite des opérations.

*

Ils étaient trois à « gérer » comme ils disent, leur point de vente. Leur business c'était la drogue. La cage d'escalier était comme leurs bureaux, ils ouvraient à l'heure et continuaient tard dans la soirée. Les clients défilaient tout au long de la journée. Le protocole était bien rodé. Les « choufs », ces gamins qu'ils rétribuaient grassement, étaient postés aux points stratégiques surveillant les entrées de la cité. Reliés par téléphone, la moindre suspicion quant à la nature des visiteurs était immédiatement signalée. Les policiers qui effectuaient leurs rondes habituelles n'avaient aucune chance d'arriver à temps pour contrôler ces points de vente connus. Ils possédaient aussi une « brigade légère ». Des jeunes garçons en scooter chargés de ralentir les véhicules suspects pour permettre aux trois dealers d'évacuer la zone.

La cité était calme et sereine. En effet, ils avaient vite compris que le moindre incident pouvait nuire au commerce. Ainsi, Aziz le « patron » avait établi les règles. Aucune agression physique ni verbale, hors de question de subir des incendies de voitures. Tout ce qui pouvait risquer de provoquer la venue de la police était proscrit.

Dans la même logique, il fallait aussi faire du social pour calmer les ardeurs des habitants. Aider les « petits-vieux » à monter leurs courses, régler les différends familiaux comme la mafia le faisait à l'époque. Aziz avait largement digéré tous les films américains traitant du sujet. « Scarface » était sa référence. Il se plaisait à dire à tous : « le business d'abord, mais dans le respect, la confiance et la fidélité. »

Aziz était beau garçon, grand, mince, élégamment habillé. Les cheveux lisses coiffés en arrière à grand renfort de gel. Il était connu dans la cité pour être un modèle à suivre. Il n'était nullement question pour lui de se laisser aller. Il devait être irréprochable. Ses deux « lieutenants », François et Youssef, étaient sous sa coupe et prêt à tout pour satisfaire celui qui dispensait autant de subsides. Il ne devait surtout jamais le dire, mais Aziz avait du respect pour la police et aussi de la pitié. Il savait pertinemment que les moyens mis à leur disposition ne leur permettraient jamais de faire leur travail efficacement, mais la pugnacité et l'altruisme de certains l'impressionnaient. Le chiffre d'affaires moyen avoisinait

les trente mille euros bruts par jour. Aziz, en bon commerçant, savait qu'il ne faut jamais se laisser griser par ces montants ; le bénéfice était bien moindre une fois les frais déduits, mais cela laissait une marge importante, sans aucune mesure avec le Smic d'un mois de dur labeur. La procédure était bien rodée, François attendait au pied de l'escalier menant à la cage d'escalier. Il lui incombait de jauger le client et de le laisser entrer. Youssef, quant à lui, prenait ensuite la commande, Aziz faisait alors l'aller-retour au premier étage pour s'approvisionner dans l'appartement de la « nourrice », une brave femme qui avait trouvé un moyen de survivre et d'élever ses trois gosses depuis le départ de leur père.

Ce jour-là, les affaires avaient commencé doucement. Ils étaient opérationnels depuis le début d'après-midi et les clients se succédaient à un rythme régulier quand un fait inhabituel se déroula.

François vit arriver, à pied, une femme qui le subjuga. La trentaine, grande, moulée dans une robe de cuir, les yeux cachés par une paire de lunettes de marques, la démarche hésitante. Elle était belle, se dit-il, sûrement une nana du showbiz. C'était une opportunité pour eux. Il savait que ce milieu était très demandeur de ce genre de produit. Il la laissa entrer tout en se retournant pour admirer son magnifique cul qui ondulait savamment en montant les marches.

Youssef, surpris, ne résista pas à la tentation de lancer, goguenard :

— Tu prends combien ?

Elle prit la pause. Les jambes bien ancrées dans le sol, légèrement écartées, elle saisit délicatement ses lunettes, les abaissa et d'une voix taquine annonça :

— Salut, les pédés, ça roule ?

Youssef accusa le choc, maltraité dans son orgueil de mâle. Il se retourna vers Aziz :

— C'est quoi cette meuf, putain, je vais la défoncer !

Aziz, habitué à la diversité de la clientèle, était perplexe. Son cerveau était en ébullition. Il sentait bien que la logique était dépassée. Comment cela était-il possible ? Ou cette nana était défoncée ou la finalité était toute autre. Quelque chose lui disait que ce jour allait être important. D'un geste, il calma son lieutenant, s'approcha d'elle et du haut de sa grande taille lui dit :

— OK, tu veux quoi ?

— Toi mon canard !

La panique n'était pas loin dans l'esprit d'Aziz, jamais ce genre de situation ne s'était produit. Il fallait réagir et comprendre ce qui était en train de se passer. Un coup d'œil à son téléphone qui ne quittait pas sa main lui asséna la révélation. Plus de réseau !

La porte vitrée s'écarta pour laisser entrer un géant roux qui tenait par la glotte

le petit François tétanisé. Aziz savait que la foudre venait de lui tomber dessus. C'était des flics ! Ils avaient fait couper les réseaux et investi le quartier. Un bruit de pas le fit sursauter, un homme venait de surgir de l'escalier intérieur. Il était blond, les cheveux longs, de taille moyenne, en jean. Il avait tout l'air d'un hippie en goguette sauf qu'il portait en bandoulière un pistolet mitrailleur Uzi et à sa ceinture, un colt chromé. Depuis deux jours, le lieutenant Alain Grieb était tapi dans un appartement du 4e étage et attendait l'heure H.

Le géant roux jeta négligemment Kevin au sol et asséna d'une voix tonitruante :

— Qui veut défoncer qui ?

D'instinct, Aziz leva les bras. Il avait appris à reconnaître des hommes décidés et savait pertinemment que cela ne faisait que commencer. Ils auraient du mal à se sortir de ce guêpier ! La jeune femme semblait sereine et ne quittait pas du regard son propre téléphone. Le silence était pesant. Youssef quémandait des yeux à son patron une réaction appropriée. Elle composa un numéro et intima un ordre bref :

— Top extraction.

Alain ordonna aux trois hommes de jeter leurs téléphones par terre au moment où ils commençaient juste à sonner, le réseau venait d'être rétabli. Toutes les rues de la cité semblaient en proie à une activité inhabituelle, des voitures de police circulaient dans toutes les directions et les gamins avaient du mal à comprendre leurs buts. Ils avaient essayé de prévenir, mais aucun réseau n'avait pu faire aboutir leurs appels. La diversion avait fonctionné.

Dans un bruit impressionnant le véhicule blindé d'intervention TITUS entra dans la cité, c'était un monstre, à six roues, depuis peu en service et utilisé par la BRI et le RAID. Il se gara devant l'entrée et le panneau arrière descendit.

Aziz ne comprenait pas ce qui arrivait. Ils étaient juste des petits dealers de quartier et tout ce déploiement était dingue. Ces flics aussi étaient curieux. Rien à voir avec ceux qu'il avait déjà vu.

Maurice Ménard, le géant roux saisit les deux séides par le col et les força à descendre les marches et les obligea à monter à l'arrière du véhicule. La jeune femme n'avait pas quitté des yeux Aziz et calmement et d'un air compatissant annonça :

— Allez mon canard, en route.

La pression du canon de l'Uzi dans son dos lui ôta toute ardeur à discuter.

Ils venaient à peine de tous s'installer dans le blindé, quand les projectiles commencèrent à résonner dans l'habitacle. Les jeunes du quartier, une fois la stupeur passée, réagissaient. Le caillassage en règle que subissait le TITUS était habituel, mais ce coup-ci, contrairement aux véhicules de patrouille, il n'en avait

cure. Il démarra et sans être perturbé le moins du monde, projeta en l'air la voiture que les jeunes avaient installée en travers juste après la première courbe. Il avait été conçu pour ce genre de situation par la firme NEXTER. L'ambiance était tendue parmi les dealers. L'incompréhension était là, ils venaient de voir et subir une opération quasi militaire très bien préparée.

Le TITUS avait quitté la cité et roulait maintenant sur l'autoroute en direction du nord. Pas un seul mot n'avait été échangé à l'arrière du blindé. François et Youssef, que ne lâchait pas des yeux le géant roux, semblaient anéantis.

Laura Augier, commandante de police, leader de l'opération, dans sa robe moulée, était satisfaite. Tout s'était déroulé comme prévu, la surprise avait joué en leur faveur. La suite ne devait poser aucun problème, le plan était précis.

Aziz, en jetant un coup d'œil par la meurtrière qui faisait office de fenêtre sentit son sang se glacer. Ils ne se dirigeaient pas vers le commissariat. Putain, se dit-il, ce ne sont pas des flics... mais non, se rassura-t-il, tous ces moyens, le camion, les véhicules de patrouille, ce ne peut être autrement, et pourtant, aucune fouille, aucune perquisition chez la nourrice, donc aucune preuve ! À quoi jouaient ces flics ?

Le TITUS sortit de l'autoroute et emprunta une petite route qui se dirigeait vers la campagne. Il quitta ensuite la voie pour utiliser un chemin qui l'amena face à une vieille bâtisse. Il pénétra dans une cour pavée et stoppa son moteur. C'était un corps de ferme qui semblait abandonné, un hangar jouxtait le bâtiment principal et convenait parfaitement à la stature du blindé.

Aziz, inquiet, sentait bien que demander à quoi rimait ce binz était superflu. On les avait emmenés dans un coin discret et ce n'était sûrement pas anodin.

Maurice, le géant roux, aboya.

— Allez, hop, tout le monde en bas.

Devant le hayon arrière baissé il y avait un jeune homme de type asiatique, tout sourire qui les attendait, il était en costume noir et arborait une cravate d'un plus bel effet.

— Messieurs, je me présente, je suis Xio, votre hôte, veuillez me suivre.

Les trois jeunes virent l'Asiatique leur tourner négligemment le dos et se diriger vers l'entrée principale. Sans un mot, ils le suivirent sentant bien que le « hippie » armé, Alain, était derrière eux.

La pièce dans laquelle ils venaient d'entrer était immense, comme si toutes les cloisons avaient été abattues pour en faire un gigantesque atelier. Il y avait nombre de machines-outils et appareils divers. Dans un angle, une cage grillagée de deux mètres de haut trônait par son incongruité. Poliment, Xio s'en approcha, ouvrit la porte de la cage et dit respectueusement :

— Si ces messieurs veulent bien...

Aziz se retourna, il savait que c'était le moment ou jamais, ensuite ils seraient enfermés, mais ce « maudit » flic connaissait son métier, il s'était reculé et écarté afin de libérer sa ligne de tir sans risque de toucher son collègue. De rage il poussa lui-même ses deux complices dans la cage. Délicatement, Xio referma et actionna le verrou à code. Sans un mot, Alain et Xio ressortirent pour rejoindre Laura et Maurice dans la cuisine attenante. Une bonne odeur de café avait déjà envahi la pièce.

Laura s'était changée. Elle avait remis sa tenue habituelle qui lui était chère, son jean, ses baskets, une petite chemisette, seule touche féminine qu'elle s'accordait. Elle était d'une taille supérieure à la moyenne bien qu'à côté du lieutenant Maurice Ménard, elle semblât menue.

Maurice était une force de la nature ; taillé comme un bûcheron canadien, il avoisinait les deux mètres et sa barbe rousse et ses magnifiques dents blanches renforçaient cet effet de puissance. C'était « l'ours » de l'équipe, le cœur sur la main, mais la main rédemptrice quand il le fallait. Un coéquipier indispensable dans bien des cas.

Alain, le « baba cool » du groupe affichait toujours cet air débonnaire qui en déstabilisait beaucoup, rien ne semblait l'atteindre, sa philosophie « zen » était aussi un atout face aux turpitudes auxquelles ils étaient souvent confrontés.

Quant à Xio, l'étrange petit bonhomme, gravure de mode ambulante, il adorait l'emphase et prenait plaisir à s'exprimer poliment et correctement, il collectionnait les costumes de marque et adorait les sports de combat. Son petit gabarit n'était pas un problème dans cette discipline où il excellait. La Commandante Laura Augier, assise sur la table, dégustait son café et prit solennellement la parole.

— Bien, les gars, ça, c'est fait. Alain ! range le Titus dans la Grange, Xio, active les micros de la cage, on a du temps, je vais contacter le préfet pendant que Maurice nous prépare le dîner.

C'était clair, net et précis comme à son habitude.

Dans la cage, François et Youssef étaient inquiets, ils ne cessaient de regarder autour d'eux, la pièce était violemment éclairée, et ce qu'ils voyaient avait de quoi rendre fou.

Une immense scie circulaire trônait au milieu de cet espace, le plan de coupe devait mesurer trois mètres, de quoi allonger un corps, et le plus affolant était les traces de sang qui subsistaient sur la lame. Les grosses poubelles noires en plastique semblaient prêtes à recevoir ce pour quoi elles étaient faites. Par terre, près de l'entrée, une brouette, des pelles et plusieurs sacs de chaux vive. Descendant du plafond, une chaîne et un croc de boucher, lui aussi taché de rouge, tout comme les traces immondes au sol.

Aziz, lui aussi avait vu, mais sa logique lui interdisait d'imaginer la suite, « c'était des flics, non de dieu, les flics ne font pas ça ! »

— Aziz, Aziz... bordel ! c'est quoi ce cauchemar ? hurla François.

— Moi je te préviens Aziz, je balance tout, je n'ai pas envie de me faire découper, c'est des malades ces mecs !

— Vos gueules, bandes de cons ! je réfléchis.

— Tu réfléchis ? Mais putain, on est dans la merde sévère, tu ne vois pas autour de toi ? on va y avoir droit, cria Youssef, c'est des tueurs, ça se voit dans leurs yeux, surtout le petit, il me fait peur.

Les micros de la cage restituaient parfaitement, dans la cuisine, les propos des jeunes voyous. Nul doute que bientôt ils seraient à point se félicitait l'équipe. Il avait été décidé en haut lieu de changer de méthode. Bien que peu orthodoxe, cette façon de faire pouvait donner de bons résultats et permettre d'obtenir rapidement des infos solides sans être perturbés par ces rafales d'avocats. Les vices de forme et procédure ne seraient que pâles incidents face aux informations obtenues.

Le repas, préparé par Maurice, fut délicieux. En fond sourdait l'inquiétude des trois malfrats. Le temps jouait pour eux. Bientôt ils allaient jouer la partition ultime qui allait les emmener à tout déballer.

Xio, comme à son habitude, devisait allègrement sur la nature humaine, ce qui ne cessait de faire réagir Alain. L'être humain était, selon lui, pleutre et faible, et il suffisait souvent du stimulus approprié pour le faire réagir de manière contrôlée. Alain passant sa main dans sa tignasse blonde souriait, pour lui, l'homme était bon, seules les conditions de vie pouvaient l'amener à devenir un loup. C'était le sujet récurrent, qui animait souvent les soirées et les planques. Tout en continuant d'écouter dans les haut-parleurs les propos des trois dealers, Laura se pencha vers Maurice.

— Il faut séparer Aziz des autres, il est trop futé.

— OK patron, j'y vais.

— Alain ! Accompagne-le.

Dans la cage, Aziz essayait de rassurer ses deux lieutenants terrorisés, mais il avait du mal, la peur s'était bien installée.

Des pas lourds les firent se retourner. « Merde... ils reviennent », se dirent avec angoisse François et Youssef. Sans un mot, Maurice déverrouilla la porte, saisit Aziz par le collet, le tira hors de la cage pendant qu'Alain assurait la couverture avec son arme. D'un énorme coup de poing sur la tempe il terrassa Aziz qui s'écroula dans ses bras. Il le chargea sur son épaule comme un vulgaire paquet et se dirigea tranquillement vers la sortie. Alain s'approcha de la cage

l'arme au poing. Les deux jeunes étaient terrorisés. Il referma la porte, et mis le verrou, puis son arme en bandoulière, se mit à souffler comme si ce travail devenait pénible. En approchant de la sortie il se pencha saisit un sac de chaux, une pelle, mis le tout dans une brouette, et partit avec.

L'effet fut immédiat sur François et Youssef, ils étaient au bord de la panique.

Dans la cuisine Laura et Xio virent revenir « l'ours » avec son paquet sur le dos. Il le posa délicatement sur la paille délabrée, lui mis les menottes et revint s'asseoir finir son café. Alain arriva deux minutes plus tard affichant un grand sourire.

— Je crois qu'ils sont mûrs, Patron, la mise en scène a eu son petit effet.

Laura leva la main pour obtenir le silence, elle était au téléphone avec le préfet et tout ne semblait pas simple. La discussion dura quelques minutes puis Laura raccrocha rageusement.

— Un problème ? Patron ! demanda Maurice.

— Non, ça va, les gars, mais on est relevés. Une équipe va prendre la suite, ils seront là dans une demi-heure, ensuite on rentre au Bureau. « Dommage » se dit Alain, ce rôle de malfrat était amusant.

Le téléphone de Laura sonna.

« Sûrement, le contre-ordre qui suit souvent les ordres » pensa, amusé, Xio.

Comme, à son habitude, Laura après avoir pris l'appel ne dit que « oui ? »

— *Bonsoir commandant.*

— Oui ! c'est qui ?

— *Aucune importance pour l'instant. Mes félicitations pour votre opération.*

Laura sentait l'agacement venir.

— Identifiez-vous ou je coupe !

— *Calme-toi, ma poupée, la colère te va mal au teint.*

Laura coupa instantanément. L'équipe avait senti le trouble et le ton menaçant de Laura.

— Que se passe-t-il, patron ? demanda Maurice inquiet.

— Je ne sais pas, mais ce mec est au courant de l'opération et semble vouloir jouer avec moi. Xio, contacte le bureau pour savoir s'ils peuvent rapidement obtenir le numéro caché qui vient de me contacter.

Le silence se fit, car la sonnerie du téléphone de Laura se fit à nouveau entendre. C'était encore un numéro caché. Laura prit la ligne, et ne lui laissa pas le temps de parler.

— Vous êtes en relation avec la police et ce genre d'appel est répréhensible, qui êtes-vous ?

— *Je sais Laura, OK, pour la commodité du dialogue appelle-moi Jo !*